Image : que reste-t-il des querelles de Byzance?

Autor(en): **Guyaz, Jacques**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Domaine public**

Band (Jahr): **34 (1997)**

Heft 1297

PDF erstellt am: **24.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-1015086

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Que reste-t-il des querelles de Byzance?

L'histoire des images, voir premier article dans* DP *1296, se poursuit ici jusqu'à nos jours. Iconophiles et iconolâtres continuent leur lutte.
Les icônes de Staline, Marx ou Engels auraient-elles remplacé celles du Christ? Et dans quel camp situer les peintres abstraits?

Nous sommes les héritiers de la pensée byzantine de l'image. Les iconophiles et leurs adversaires voulaient tous lutter contre l'idolâtrie. L'image ne se justifiait qu'en désignant autre chose que ce qu'elle montrait. Elle n'avait pas à être réaliste. Elle ne représentait pas une scène religieuse, mais une rencontre, une incarnation dont elle était elle-même privée. L'icône est vide.

L'esprit moderne n'a produit aucune théorie de l'image qui soit en mesure de prendre le relais des réflexions théologiques de l'Eglise d'Orient. Cette pensée qui nous vient de si loin conserve aujourd'hui encore une grande puissance interprétative. Elle permet de tracer quelques pistes.

Incarnation du futur

Par exemple cette énigme du «culte de la personnalité». L'Union soviétique a produit *ad nauseam* les représentations du chef, Lénine et Staline bien sûr, mais ensuite Krouchtchev et Brejnev, toujours accompagnés des deux barbus, Marx et Engels. Les pays communistes ont repris cette imagerie, sous l'influence du grand frère.

La Russie est orthodoxe, donc byzantine. La vision obsédante du secrétaire général peut être revue à la lumière de la théorie de l'icône. Les portraits géants de Staline, Marx et Engels ne visaient pas à représenter des personnes réelles. Ils ne symbolisaient pas non plus le pouvoir, ils incarnaient la relation entre le monde d'aujourd'hui et cette société communiste idéale, à bâtir un jour.

Dans les pays où les Soviétiques imposèrent leurs images, les événements de 1989 entraînèrent la destruction des statues de Lénine et de tout ce qui était perçu comme le symbole d'un pouvoir imposé par l'étranger. Dans les chroniques de la fin du communisme en Russie, cet élément semble absent. On ne détruisit pas de symboles, on enleva des images. La destruction de la statue de Djerzinsky, le fondateur de la Tchéka semble être le seul exemple notable de bris d'une image.

Les icônes laïques des Soviétiques suscitèrent de la part du peuple la même dévotion idolâtre que les icônes religieuses de Byzance. Dans un cas comme dans l'autre, les élites n'eurent pas forcément intérêt à éliminer cette idolâtrie, mais la notion de culte de la personnalité, telle que nous l'avons perçue à travers le prisme occidental, est probablement erronée. Les équivalents communistes des patriarches byzantins visaient tout autre chose; ce n'était pas l'adoration d'une personne, mais bien la désignation d'un avenir.

En Occident, le rapport à l'image évolua au fil des siècles, mais des linéaments de la pensée byzantine demeurent présents. L'épisode du portrait de Staline par Picasso reste emblématique: à la mort du dictateur, Picasso dessine à la demande d'Aragon un portrait du Géorgien publié en première page des *Lettres françaises*. Picasso dessina un Staline sans bienveillance aux traits asiatiques. Énorme scandale chez les communistes: l'artiste espagnol détruisait l'icône par la recherche de la ressemblance psychologique.

A ce titre, les inventeurs de l'abstraction, les Russes Kandinsky et Malevitch ne sont pas des continuateurs de l'iconoclasme, comme un contresens pourrait le laisser entendre. En recherchant l'essence de l'image derrière la ressemblance, ils se situent au contraire dans la continuité des iconophiles dont ils radicalisent les propos. D'une certaine manière leurs images sont vides, mais ils poursuivent une réalité plus vraie que celle qui est immédiatement visible. Le patriarche Nicéphore aurait sans doute affirmé que les peintres figuratifs produisent des idoles et sont proches des iconoclastes. La pensée de l'icône à Byzance peut ainsi conduire à une manière très nouvelle d'envisager notre rapport aux images. *jg*

Marie-José Mondzain, *Image, icône, économie*, Seuil, 1996

Brève

Relevé dans la *Feuille fédérale* du 15 avril 1997, p. 684:

«La perception de droits de douane grevant un copolymère par greffage d'acrylonitrile-méthacrylate sur un élastomère de butadiène-acrylonitrile du n° 3906.9090 du tarif est provisoirement suspendue.»